CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), les 22 & 23 août 2026. Les Talens lyriques / C. Rousset, Les Accents / T. Noally, A Nocte Temporis / R. van Mechelen

Le Festival de la Chaise-Dieu dont on rappellera qu'il a été inspiré par le grand pianiste français d'origine hongroise Gyorgy Cziffra, fête son 60ème anniversaire. Pour cette importante commémoration, le Festival de la Chaise-Dieu – qui s'avère être l'un des plus anciens festivals de musique classique de France ! – a réuni nombre de personnalités musicales de premier plan, dont beaucoup d'entre elles sont des habituées.

Notre écoute attentive s'est portée sur 3 concerts donnés par trois musiciens de trois générations différentes… un claveciniste, un violoniste et un chanteur. Le claveciniste **Christophe Rousset** dirigeait son ensemble ***Les Talens Lyriques*** dans un programme **Charpentier / Campra**, le samedi 22 août. Était proposé tout d'abord la dernière *Messe* composée par **Marc-Antoine Charpentier** (1643-1704), ayant pour titre ***Missa Assumpta est Maria***. Dans cette œuvre, de même que dans la suivante, l'ensemble instrumental était associé au très remarquable **Chœur de Chambre de Namur**. On connaît la dévotion

de Charpentier pour la Vierge, toute son œuvre sacrée en témoigne. Dès les premières mesures, on est plongé dans un climat de douceur presque sensuelle propre à ce compositeur, les cordes des ***Talens lyriques*** faisant merveille dans cette musique sinueuse et vibrante de foi religieuse.

Les solistes et le chœur à la française répondent avec naturel aux sollicitations du chef, fin connaisseur de cette musique, comme de celle d'**André Campra** (1660-1744). Son ***Requiem*** est une œuvre qui rendit son auteur célèbre dans tout le pays. Avec l'ouvrage de Campra, on est déjà en présence d'une musique qui, sans oublier *Le Grand siècle*, a déjà plus d'un pied dans le XVIIIème siècle. La musique se fait plus fournie et puissante, Campra ayant eu le souci de varier les formes musicales, les interventions du chœur, des solistes. Parmi eux, la basse **Adrien Fournaison** est particulièrement sollicitée, notamment pour ouvrir dans un style grégorien les différents numéros qui composent ce *Requiem*. On aura aussi remarqué les très belles interventions du haute-contre **Abel Zamora**. **Christophe Rousset** dirige son ensemble avec une science faite tout à la fois de retenue et de puissance.

Le second nommé est le violoniste **Thibault Noally** qui dirige du violon son ensemble ***Les Accents.*** Le programme retenu, le lendemain 23 août en après-midi, était entièrement consacré au compositeur **Georg Friedrich Haendel** (1685-1759). Deux œuvres étaient inscrites au programme de ce concert, dont une très peu connue, et une autre qui fit la gloire du compositeur. C'est une *Cantate – Donna che in ciel* HWV 233 – qui introduit ce concert. Il s'agit d'une œuvre, comme la suivante, du jeune Haendel – et elle a été composée durant la période dite *romaine* du compositeur, quand ce jeune luthérien était au service de protecteurs catholiques. Cette Cantate comporte trois airs qui sont confiés à une chanteuse, la mezzo-soprano **Juliette Mey**, au timbre clair et ferme.

C'est une œuvre chargée de vocalises et qui emprunte beaucoup au style lyrique. Puis vient l'ouvrage attendu et connu de

beaucoup, nombre de chœurs amateurs s'en sont emparés. Il s'agit du ***Dixit Dominus*** (*Le Seigneur a dit*). Oeuvre dans laquelle les chœurs sont particulièrement mis à contribution. Les interventions de solistes, accompagnées la plupart du temps au violoncelle et à l'orgue, dans un relatif dépouillement, font contraste avec la puissance emphatique du chœur. Sa virtuosité tonique annonce d'ailleurs certaines phrases musicales du *Messie*, autre chef d'œuvre du compositeur germanique.

Sachant que ce *Dixit Dominus* est généralement interprété par un grand choeur, certains auront sans doute pû être surpris que les chanteurs solistes qui composent également le chœur soient au nombre de cinq : une soprano **Marlène Assayag**, une mezzo-soprano **Juliette Mey**, une contralto **Anthea Pichanick**, un ténor **Antonin Rondepierre** et enfin, une basse **Nicolas Brooymans**. Le mérite de ce petit effectif, c'est la clarté de l'exécution, sa fraîcheur aussi, qualités que l'on n'associe pas spontanément à Haendel. L'entendre sous un jour nouveau, plus dépouillé, donc plus léger, sous la direction créative de T**hibault Noally**, s'avère passionnant.

Enfin le troisième musicien, le chanteur **Reinoud Van Mechelen**, nous emmène (le soir même…) sur la trace du *Kantor* de Leipzig – avec l'exécution de la ***Passion selon Saint Jean*** de Jean-Sébastien Bach (1685-1750). Cette œuvre d'une ampleur certaine, quoique de proportion plus modeste que la *Passion selon Saint Matthieu*, est composée de deux parties inégales. Là encore, surprise de découvrir un ensemble d'instrumentistes et de chanteurs peu fourni, 7 solistes et 7 membres du chœur. C'est un choix h*istoriquement informé*, comme on dit, qu'a fait le ténor et chef d'orchstre **Reinoud Van Mechelen**, avec l'Ensemble ***A Nocte Temporis*** qu'il a créé.

La disposition de l'ensemble instrumental fait la part belle aux instruments les plus fragiles, avec, tout à côté du chef, le luth et sur le côté droit, un quatuor composé de 2 flûtes et 2 hautbois. Non loin, le basson et plus loin la

contrebasse, et, bien sûr, les cordes tout autour. Bien que visiblement surpris, le public a paru peu à peu conquis par cette interprétation *expérimentale* de la *Passion*. Son originalité tient à son côté presque paroissial, familier, à l'image de l'interprétation que Reinoud Van Mechelen a donné de son incarnation de l'Evangéliste. On rappellera qu'il a, tout à la fois, tenu le rôle de l'Evangéliste et dirigé l'ensemble. Cette interprétation a pu apparaître pour certains comme expérimentale, même si il n'est désormais pas nouveau d'interpréter la *Passion* avec un effectif réduit (on l'a même entendue jouée avec un effectif encore plus réduit)…

Elle a aussi le mérite d'éviter certaines grandiloquences et de permettre d'entendre une *Passion* plus proche des auditeurs, comme à portée de voix. Le public ne s'y est pas trompé. Il suffisait, pour s'en rendre compte, de percevoir le silence ému qui a parcouru l'assistance à la fin de l'œuvre. Toutes les voix solistes ont au moins une *aria*, et elles accomplissent toutes avec *brio* et intériorité le cheminement spirituel que requiert l'interprétation de ce chef-d'œuvre. Mention particulière au contre-ténor **Carlos Mena** pour son interprétation, à la fin de la Passion, de l'aria *Es ist vollbracht… (Tout est achevé).*

L'interprétation de la *Passion selon St-Jean* fut l'un de ces moments de musique qui font la grandeur du **Festival de la Chaise-Dieu**. Bon anniversaire !!

CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), les 22 & 23 août 2026. Les Talens lyriques / C. Rousset, Les Accents / T. Noally, A Nocte Temporis / R. van Mechelen. Crédit photo (c) Bertrand Pichène

CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction)

C’est dans l’écrin majestueux de l’Abbatiale Saint-Robert que s’est ouvert, en grande pompe, la 60e édition du Festival de La Chaise-Dieu. Fondé sur la passion de la musique sacrée, ce festival, qui célèbre cette année six décennies d’existence, n’a cessé de marier la spiritualité des lieux à l’excellence artistique. Et pour cette édition anniversaire, son directeur, Boris Blanco, a visiblement voulu frapper un grand coup.

Quelques jours après leur passage au *Menuhin Festival Gstaad*, c'est donc en Auvergne que la célèbre et magnifique phalange du ***Budapest Festival Orchestra***, sous la direction de son fondateur **Iván Fischer**, est venu enchanter un nouveau public. Considéré comme l'un des joyaux de la scène symphonique mondiale, l'orchestre répondait présent pour la première fois au **Festival de La Chaise-Dieu,** et ce, avec un programme taillé sur mesure pour ce lieu chargé d'histoire. La présence d'un aréopage d'élus, du président de la Région Rhône-Alpes, **Laurent Wauquiez**, aux ministres de la Culture et des Affaires Etrangères, **Catherine Pégard** et **Jean-Noël Barrot**, témoignait de l'importance de ce moment.



La soirée débuta par la *Vocalise n°14* de **Sergueï Rachmaninov**, dans une transcription pour orchestre, où quatorze musiciens –

disséminés dans la travée centrale du célèbre jubé de l'Abbatiale – dialoguaient avec l'espace sacré. La sonorité, telle une brume lumineuse, s'élevait sous les voûtes, créant une atmosphère d'une grande intimité. Les cordes, d'une transparence et d'une pureté absolues, semblaient faire corps avec les pierres centenaires. Puis vint le choc **Isata Kanneh-Mason**, la jeune prodige afro-britannique du piano, qui s'empara du redoutable *Troisième Concerto pour piano* du même Rachmaninov. Cette œuvre fleuve, véritable *Everest* du répertoire pianistique, coula sous ses doigts avec une virtuosité qui n'excluait jamais la poésie. Le premier mouvement déploya sa monumentalité, chaque phrasé ciselé avec une intelligence rare, tandis que l'immense cadence finale, démoniaque, fut surmontée avec une aisance confondante. Dans l'*Intermezzo*, l'*Adagio* central, Iván Fischer sut suspendre le temps, étirant les respirations avec une souplesse expressive qui faisait basculer l'auditoire dans un rêve éveillé. L'orchestre hongrois, dans un écrin de nuances, accompagnait la soliste avec une complicité fusionnelle. Le finale, nerveux et conquérant, fut une chevauchée triomphale, ponctuée d'accents brillants. La jeune pianiste répondit à l'ovation par un *bis*, une courte pièce du même compositeur, qui confirma un talent exceptionnel, à l'instar de la gloire déjà rencontré par son frère violoncelliste, le plus médiatique Sheku.



Après l'entracte, passée « à la fraîche » sur l'interminable volée de marches qui mène vers l'entrée du Saint des Saint (l'Abbatiale regorge de trésors, dont le gisant en marbre du Pape Clément VI, ou la Célèbre fresque de « *La Danse macabre*« …), **Iván Fische**r et ses musiciens s'attaquèrent à la *Symphonie n°1 dite « Titan »* de **Gustav Mahler** – créée à Budapest en 1889 – autant dire un ouvrage cher à toute phalange hongroise !… Et ce fut un

moment de grâce et de bonheur absolus. La maîtrise des nuances par le chef hongrois, la façon dont il individualisa le relief de chaque bois, la tenue des cordes d'une volupté insolente, et les appels en coulisse des cuivres annoncèrent une interprétation d'une intensité dramatique inouïe. Dès le prélude *misterioso*, le public fut happé dans un cheminement irrépressible, de l'ombre à la lumière, de la nature à l'extase. Dans cette *Symphonie Titan*, Fischer n'a rien laissé au hasard. Il a offert une lecture qui n'était pas architecturale mais*élémentaire,* comme un écosystème sonore vivant et palpitant. Le geste, précis et souple, économe mais ample, a ciselé chaque nuance instrumentale, exprimant tour à tour la fureur contenue, l'inquiétude, l'exultation grandissante de l'immense finale. L'orchestre, symbiotique avec son chef de légende, a révélé toute la modernité et la fulgurance de cette symphonie-source. Le son, enveloppant, semblait résonner avec les échos du monde. À l'issue de ce périple symphonique, où l'on a réellement assisté à notre plus beau concert (à ce jour…) sous les voûtes du somptueux édifice gothique, le public a manifesté son fol enthousiasme, debout, pour de multiples rappels.

Mais cette soirée d'ouverture, aussi grandiose fût-elle, n'est que la promesse de ce qui attend les mélomanes pendant cette 60e édition. Car **Boris Blanco** a concocté une programmation prestigieuse entre toutes, faisant la part belle aux grandes phalanges internationales, aux récitals intimes et aux découvertes. Après Budapest, ce seront d'autres formations mythiques qui investiront l'abbatiale, tandis que les chapelles et les cloîtres du village résonneront au rythme des musiques anciennes et des créations contemporaines.



La Chaise-Dieu n’est pas un festival comme les autres. Ici, pas de faste superficiel ni de frénésie citadine : la musique y est vécue comme une offrande, un dialogue intime entre les pierres centenaires de l’**Abbatiale Saint-Robert** et des artistes qui, tous, avouent ressentir une émotion particulière sous ces voûtes. C’est un festival *à part*, où la ferveur du public, sa connaissance et son exigence, en font un public unique, capable de soutenir une *Symphonie* de Mahler dans un silence absolu comme de libérer, à la dernière mesure, une ovation torrentielle. Soixante ans déjà que cette aventure dure, soixante ans que l’on vient, de tous les horizons, s’asseoir dans la nef pour écouter l’éternité. Ce premier concert du 19 août 2026 en a offert la plus belle des preuves. La suite de la programmation s’annonce tout aussi exceptionnelle, et l’on sait déjà que cette édition anniversaire restera gravée dans les annales de la manifestation casadéenne !…

CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu